

Grégoire Chaste

# DERNIÈRE SORTIE POUR L'AFRIQUE

*Roman*







**Dernière sortie pour l'Afrique**



Grégoire Chaste

# **Dernière sortie pour l'Afrique**

ou les aventures épiques d'un jeune Français au Gabon

**L'Harmattan**

Illustration de couverture : Simon-Pierre Andriveau

**L'Harmattan, 2013**  
**5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris**

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-343-00119-7

EAN : 9782343001197

*À Marie*



À Libreville, au début des années 2000, avait poussé derrière le quartier Minko Longo, en bordure d'estuaire, une guinguette à l'accès réservé. La seule route qui s'en approchait mourait dans les hautes herbes bien avant de l'atteindre ; autant dire qu'on n'y atterrissait pas par hasard, au Chouchou Bar...

Farouz, le taulier aux mille business aimait cultiver le mystère de sa présence au Gabon. Un jour contrebandier repent, l'autre en affaires avec des grosses huiles du pays, ce mulâtre pouvait s'échapper plusieurs semaines, pour revenir de Kingston, La Havane ou New York les bras chargés de vinyles tout frais moulés. « La bonne musique, c'est mon fonds de commerce » qu'il répétait au tout-venant. Le week-end, des DJs survoltés cadençaient les passes d'armes de rappeurs du cru, quand ce n'était pas un Joey Starr de passage qui poussait la chansonnette, en réplique aux clashes de l'océan sur la grève. Farouz se débrouillait pour que chaque artiste reggae ou hip-hop se produisant à *Elbève*<sup>1</sup> glisse jusqu'à son rade acquis à sa cause et goûte la liberté qui y régnait. Ils se mêlaient aux bateleurs locaux, tout en dégustant un rhum arrangé réputé brûler la voix de celui qui en abuse. De belles pépées traînaient leurs talons au Chouchou, mais pas trop, ce qui ajoutait au plaisir de les voir débouler du bout de la plaine. Les bancs aux alentours, que l'on voyait tressauter sous les poussées des basses, servaient de couchettes à ceux qui s'oubliaient sur place...

Cet îlot de paix et de vie brute, loin de la chaleur suffocante du centre-ville, constituait le repaire de trimardeurs venus boucler leur jeunesse en fanfare. En prendre plein les mirettes, goberger, puis voir venir, c'était ça l'idée... Un dernier tour de manège avant de passer aux choses sérieuses. Mais attention, on ne parle pas de carrousel de bois, mais d'un grand huit

---

<sup>1</sup> Libreville.

vertigineux qui vous trimbale du fond de la brousse aux cérémonies les plus occultes...

Des chiens fous, lâchés dans l'Afrique qui se débat et résiste au pourrissement que le monde lui inflige. Car leur Afrique, c'était celle que l'on mange et boit, l'Afrique que l'on danse, arpente et sue à grosses gouttes, celle dont on ressort élimé comme du vieux linge, fendu d'un sourire béat.

Certains croyaient dur comme fer en leur chance, comme ce Canadien venu vendre aux opérateurs de téléphonie mobile des techniques éprouvées dans son pays, ou cet Espagnol ingénieur en BTP, convaincu que l'Afrique ne pourrait s'en sortir sans routes damées. D'autres, animés d'un idéal, se consacraient à l'éducation, la protection de la faune ou l'agriculture vivrière... Mais tous étaient là pour mettre du sel dans leur vie, en espérant se donner à eux-mêmes plus de saveur.

On restait deux, trois ans, qu'importe, tant que la communauté se renouvelait. Ce qui comptait n'était pas tant ce qu'ils venaient faire en Afrique, que ce que cette terre pouvait leur enseigner, leur livrer comme confidences. S'aventurant hors des sentiers battus par les expats, cette meute s'est baignée dans un bain d'authenticité, a pénétré des zones défendues, aimé des femmes à s'en crever le cœur.

Et le Chouchou Bar d'être leur antre, la vigie sur une Afrique où l'on ne fait pas que repousser la mort. Car l'indigence n'a pas cousu les bouches, il s'en échappe encore des rires et des paroles d'espoir. L'Afrique a de la vie à revendre et ils ont été servis. Ce continent les a fait passer du gris au bleu, du froid au chaud, du sommeil à la vie.

Un soir, la gargote a fait l'objet d'une descente de police dévastatrice. Le stock fut pillé, les tenanciers arrêtés et les clients dispersés à la matraque. Les rondins de bois disséminés sur la plage auraient saigné cette nuit-là...

On y fumait trop de chanvre à ce qu'il paraît. Péché véniel sous ces latitudes, à moins d'oublier de graisser la patte aux képis. Cet événement sonna le glas d'une époque, plongeant ses habitués dans le deuil. Leur étendard foulé au pied expirait dans ses tisons, dont les fumées âcres ramenaient tout ce petit monde à une triste réalité, abrupte, celle-là même qu'ils venaient dissoudre dans le rhum du Chouchou Bar...

Ces escrocs d'Air France ont encore fait du *surbooking* sauvage ! Un petit moustachu propose cent euros pour prendre le prochain vol. Même pas de quoi se payer une nuit à l'hôtel Ibis ! Sans façon.

À peine suis-je planté dans la file d'enregistrement que l'aîné d'une famille nombreuse, surexcité par le retour au pays, me supplie de prendre un de leurs sacs à ma charge.

- On ne peut pas payer les kilogrammes en trop, Monsieur !

Tergiversations... Bonne pâte, je finis par accepter, sous les yeux effarés de la préposée, qui du haut de son perchoir braie à la cantonade :

- Ah mais c'est interdit cela Monsieur ! Z'êtes inconscient ou quoi ! Si la douane y trouve de la drogue, votre compte est bon !

Elle n'a pas tort, la bougresse... Le grand garçon reprend son bien, penaud, sans que ni lui ni moi n'ayons besoin d'échanger mot.

Délesté de mes bagages, je fonce vers la porte 28 d'où décolle mon avion. Je ne suis pas en retard, mais j'ai l'impression qu'en me pressant, je presserai le départ... En courant, je repense à nos adieux avec Jeanne, juste avant que je ne monte dans le taxi. Je nous revois, elle mouillant mon veston de ses larmes chaudes et moi, murmurant « ça va aller ». Mais comment cela peut aller quand le mec qui te bichonne depuis un an t'annonce de but en blanc qu'il part vivre à l'autre bout du monde ? J'ai essayé de lui expliquer que ce n'était pas elle que je fuyais, mais ma vie en climat tempéré - même si je reconnais que l'avion reste le moyen idéal pour quitter une femme...

Je finis par trouver un siège dans la salle d'embarquement. Pour me mettre dans l'ambiance, j'ai acheté *Jeune Afrique l'Intelligent*, « Le » magazine du continent. Ça parle de pays aux noms familiers, mais que je serais incapable de situer sur une carte : « Les élections au Sénégal », « Le coup d'État avorté au Burkina », « Le coup d'État réussi au Centrafrique ». Ce journal sent la poudre. Rien sur le Gabon. Dommage, c'est là que je vais...

Je m'appelle Bartolomé Comeaux et j'ai signé un VIE<sup>2</sup>, la plus belle invention française depuis l'aéroplane. Sans ces deux-là, c'est sûr, je serais encore chez moi à me récurer les ongles.

Ça y est, l'hôtesse nous invite à monter à bord d'un gracile geste de la main figolé par des années de pratique. Je regarde par terre, un peu ému. Salut ma vieille, j'ai envie de dire à la France, t'inquiète, j'oublierai pas mon village, ses clochers et ses maisons sages...

Le temps et moi ronronnons les six heures qui suivent, la machine ne s'enrayant que pour encaisser les turbulences. Puis le capitaine annonce l'arrivée vers Libreville. Par le hublot, je distingue une tenture noire, mouchetée d'étincelles qui grossissent à vue d'œil... Je retiens mon souffle tandis que l'avion se jette sur la piste. Dernier crissement de pneus, et nous voici à l'arrêt. Sous mes pieds, l'Afrique, l'équateur, l'inconnu. Tout cela en même temps, pour moi. Je me lève avec componction, et me mêle au cortège en marche vers la sortie. Déjà des bulles de chaleur m'éclatent au visage. À la porte, ma pression sanguine s'emballe. Je descends en nage dans le gosier brûlant d'une bête sauvage qui aurait mâchouillé trois tonnes de fourrage arrosées d'une lampée de mazout. Intense agression climatique ! Je me sens comme accouché de cet utérus de métal et tandis que se déploient mes alvéoles pulmonaires, je pousse mon premier cri. Enfin, je vais faire usage de mes sens réveillés à la schlague !

Aux arrivées, la foule guette derrière une rambarde, l'ami, le parent ou la relation d'affaires en provenance de Paris. Pas de trace du collègue censé m'accueillir.

---

<sup>2</sup> Le Volontariat International en Entreprises (VIE), instauré par la loi du 14 mars 2000, permet aux entreprises françaises de confier à un jeune, homme ou femme, une mission professionnelle à l'étranger durant une période modulable entre 6 et 24 mois.

Je passe un bon quart d'heure à repousser la horde de taximen qui se dispute le client comme une portée de chiots les mamelles de leur mère. J'ai l'adresse et le numéro du bureau, mais à vingt-trois heures, j'imagine que tout le monde est parti...

La foule se clairsemant, les quelques taxis en carafe se font de plus en plus pressants.

- Taxi, centre-ville, course ?

- Non merci, j'attends quelqu'un, dis-je, pas fiérot.

C'est quoi cette histoire ? Un bizutage, une tradition, un oubli ? Y a plus qu'à prendre les devants : un peu gêné aux entournures, j'aborde le taximan remercié une minute plus tôt, lequel, pas rancunier, me mène jusqu'à une Corolla démantibulée comme si elle venait d'enchaîner trois tours du monde.

Je cale armes et bagages dans le coffre, puis m'installe à l'avant. Le chauffeur fait ronfler le moteur en attendant de connaître ma destination, que je pioche à la page « Hôtels » de mon petit guide :

- Le..., le Tropical, s'il vous plaît.

- Ah mais c'est pas loin ça !

Le taxi joue des coudes pour sortir du parking, et se retrouve lancé sur une grande voie bordée par l'océan.

Je remarque que des amulettes musulmanes pendouillent du rétroviseur.

- Le pays est musulman ?

- Houhou, pas vraiment, dit le chauffeur, partant dans un rire strident, qui le fait tressauter sur son siège.

Un rire sans retenue, contagieux. Je ris avec lui, évacuant par la même occasion la tension qui me serrait la gorge depuis la sortie de l'aéroport, cette tension inhérente au débarquement en terre nouvelle.

- Vous n'êtes pas gabonais alors ?

- Non, je suis ivoirien. Les Gabonais ne font pas chauffeurs de taxi.

- Ah bon ! Qui alors ?

- Nous autres, les *makayas*<sup>3</sup> d'Afrique de l'Ouest...

- Et vous êtes ici depuis longtemps ?

- Oh depuis depuis ! Je suis venu faire les sous... Dès que j'ai assez, je rentre à Bouaké construire ma maison. Ça va venir, *Inch' Allah* !

Cette bouffée d'espoir donne des ailes à son tacot, qui file à tombeau ouvert sur la voie express. Des bâtiments quelconques s'égrènent sur notre gauche. De l'autre côté, une langue de terre bâtie nous sépare de la

---

<sup>3</sup> Petites gens.

plage. Hormis quelques nids-de-poule de-ci de-là, ce coin de la ville n'a rien à envier aux métropoles occidentales, me dis-je.

Tout à trac, le taxi vire dans une contre-allée, faisant racler un cardan cassé contre la roue. Cela fait un boucan d'enfer, sans que le chauffeur ne s'en soucie.

Sur un panneau cloué à un arbre, on peut lire : « Hôtel Tropical. Là où la vie coule douce ».

Fourbu, je m'extirpe de mon siège et me retrouve les pieds dans le sable, des embruns salés venant me chatouiller la gorge pour me souhaiter la bienvenue.

On me donne une petite chambre face à la mer, où m'accueille un sentiment de solitude extrême. Pourrait-il en être autrement quand on atterrit sur un continent de huit cents millions d'habitants, sans en connaître un seul ? Et bien que je m'y fusse préparé, je ne peux balayer cette impression de ne plus exister pour personne... Ai-je fait le bon choix en venant ici ? Conscient que je n'aurai pas de réponse ce soir, je m'allonge sur le lit, et branche le ventilateur qui se met à brasser l'air pour le plus grand plaisir du gecko collé au plafond. Pour m'empêcher de sombrer dans le sommeil, il aurait fallu qu'il soit dix fois plus gros, et crache une bave aussi infecte que celle du dragon de Komodo !

Le soleil ne se fait pas désirer ici. Profitant d'une trouée entre les rideaux, ses rayons me font rissoler les jambes. Je me redresse, sans la moindre idée de l'endroit où je me trouve. Puis mon cerveau me passe la fiche : Hôtel Tropical. Libreville.

J'ouvre la porte en grand et fais un pas sur les lattes qui bordent les chambres. Du sable crisse sous mes pieds, tandis que, caressé par une brise légère, j'attrape la balustrade pour faire front au spectacle : pris entre deux rives, l'océan se débat comme un diable. Je contemple cette bête furieuse imposer sa loi dans l'estuaire, qui s'évase sur une quinzaine de kilomètres avant de livrer le fleuve à l'immensité. En face, iridescente de dorure, une pointe de terre fend l'horizon. Sublime.

J'empoigne mon sac, puis emprunte le chemin cousu de rondelles de bois qui longe une volière à perroquets. Au bord de la route, je dessine un panoramique du boulevard. Cette voiture qui cale, son reflet dans une flaque d'eau, ce chien galeux qui se faufile entre les bolides, tous ces petits riens retentissent en moi comme un bon présage. Le sentiment d'oppression qui me pilait le thorax six mille bornes plus haut s'est comme volatilisé, pour me laisser face à moi-même. Je me donne le droit d'aller de l'avant comme je l'entends, sans plus prêter l'oreille à une pseudo-raison qui savait mieux que moi. Tout s'est tu. Maintenant, c'est moi et le monde, qui attend de savoir ce que j'ai dans le ventre !

À ma vue, un taxi-bus s'arrête.

- Fiduciaire, rue Alfred Marche, dis-je.

Un kilomètre plus loin, on arrive à un carrefour, où, sous un voile de gaz d'échappement, les voitures semblent s'avaloir, se régurgiter, forniquer, avant de poursuivre leur route. Des vendeurs à la sauvette agitent leurs babioles à la barbe du chauffeur qui, en les repoussant, manque de percuter un paraplégique en charrette. Toujours un doigt sur le klaxon, le taximan avance à touche-touche, sanctionnant chaque arrêt d'une gerbe de décibels. Et tandis qu'un troupeau de chèvres traverse ce foutoir, un fou vêtu d'un simple sac plastique se réfugie sur le terre-plein central en passe d'être submergé ; à genoux, il s'en remet au ciel les bras tendus vers lui... Face à cette explosion de vie, un sentiment de joie me saisit. Je le savoure comme un mets délicat que l'on n'a pas goûté depuis très longtemps...

Le taximan accélère maintenant, traçant sa route au millimètre sans jamais effleurer une carrosserie. Un virtuose !

- Suffit pas d'avoir le permis pour conduire à Libreville papa ! dit-il.

Quelques minutes plus tard, il me dépose au milieu d'une foule qui cancanne autour d'un camion renversé sur un lit de gravats, provenant du mur qu'il vient de fracasser. Face à son tableau, le chauffeur se lamente, la tête entre les mains. Et les badauds d'y aller de leurs commentaires. Je fends la masse vers l'immeuble sur lequel je peux lire gravé en lettres d'or « LA FIDUCIAIRE ». Rendu. Je m'apprête à rentrer quand un homme me barre la route de son fusil à pompe.

- Pardon, mais je viens travailler ici, dis-je d'une voix qui se perd dans les aigus.

- Qui vous attend ?

- Le...le patron, Prosper Blancassé.

Il promène son regard de droite à gauche, conchie la foule et dit :

- C'est bon, allez-y.

Si ce bâtiment ne contient pas la réserve d'or du Gabon, ce gardien prend son job trop à cœur, me dis-je, encore ébahi.

À l'intérieur, je me défroisse comme je peux, puis m'engage dans le couloir qui mène à l'accueil, l'appréhension du premier jour me tenaillant l'estomac. Personne. Les employés sont encore dehors. Cela me donne le temps de sécher. Mais pas trop, car un groupe hilare fait déjà irruption dans le hall. Trois Gabonaises et deux Blancs, jeunes et alertes. Comme tous me scrutent avec des yeux de merlans frits, je me redresse, et me passe la main dans les cheveux.

- Bonjour, vous avez rendez-vous ? me demande le petit.

- En fait..., je suis le nouveau VIE.
- À ces mots, son aisance se dilue dans le blémissement de ses joues.
- Bartolomé Comeaux, c'est, c'est toi ?
- Oui.
- Mais bon dieu, tu devais pas arriver ce soir ?
- Non.
- Désolé, c'est moi qui devais te récupérer à l'aéroport. Je comprends pas, dans mon agenda pourtant...
- Bon, on va pas épiloguer deux heures, intervient le second. Laisse ton sac ici Bartolomé, je vais te présenter. Ensuite, on ira à ton hôtel. Ça te va ? Moi c'est Pollux, enchanté !

Voilà un discours plein d'allant qui me revigore d'un coup. Vingt-quatre ans à tout casser, VIE comme moi, il me précède de six mois. Le petit blond est sûrement Thibaut, le manager en place depuis trois saisons.

Cornaqué par Pollux, je tourne de bureau en bureau. Au final, on échoue devant la porte du patron, double battant en cuir capitonné. Trois tocs sourds suivis d'un grognement. Blotti derrière son bureau de bois noble, un Gabonais replet, sourcils en broussaille et moustache lissée, s'esclaffe au téléphone tout en faisant signe d'avancer. Les splits accrochés au mur fonctionnent à plein régime. Il fait si frais dans cette salle que des frissons me courent dans le dos. Ici, le pouvoir se mesure à la puissance des climatiseurs, j'ai l'impression. Il raccroche et me tend sa main, énorme. Tandis que je plonge la mienne dans ce piège à ours, je m'entends souhaiter une bienvenue tonitruante. Puis Blancassé me fait part de ses attentes, de la masse de travail que je devrai abattre, et me recommande, en sa qualité de patron, de m'y mettre sans tarder. La Fiduciaire est une référence dans le pays, et chaque nouvelle recrue doit faire honneur à sa réputation, martèle-t-il. Tout ce temps, impressionné par sa stature, je ne fais rien qu'acquiescer, si bien que ma tête hoche encore, je crois, quand on se retrouve dehors.

Je dépose mes affaires au cinquième étage de l'hôtel Mont Cristal, que j'occuperai en attendant de trouver un appart. Derrière la fenêtre, la capitale se déploie à l'infini. Mon œil émerveillé flâne un instant au gré des collines où l'urbanisation s'agrippe, harcelée par une végétation qui reprend ses droits au moindre relâchement de béton. J'imagine que si les Librevillois quittaient la ville ne serait-ce qu'un an, ils ne retrouveraient au retour que forêt vierge et bêtes sauvages...

- On va se le boire ce verre ou quoi ? dit Pollux.

- Bien volontiers !

Sur le chemin, le soleil passe ses nerfs sur moi, dans l'indifférence des marchandes d'arachides affalées à l'ombre des palmiers. À peine ai-je retrempe ma chemise, que l'on s'installe sur une terrasse assainie par l'air marin.

- Deux Regab, Pulchérie ! Faut que tu goûtes la bière nationale.

La petite serveuse décoche un sourire de connivence, puis virevolte en projetant une odeur de fraise qui fait frémir mes narines. La spontanéité des gens est rafraîchissante ici.

Ma soif étanchée, je demande à Pollux de me mettre au parfum sur les gens du boulot.

- Avec le patron, t'as rien à craindre ; sauf s'il te confie un dossier en direct. C'est rare, mais quand ça arrive, mets les bouchées doubles, il est sans pitié. En dessous, il y a Véronique Dietrich, qui rentrait en rendez-vous à ton arrivée. Elle coiffe le portefeuille « pétrole », le plus rentable. À l'entendre, elle remplirait les caisses de la boîte à elle toute seule. Te formalise pas si au début elle t'en fait baver, on est tous passé par là. Thibaut, qui devait venir te chercher, gère le tout-venant, et travaille plutôt en solo ; parfois, il te lâche une broutille...

- D'accord... et sinon les gens du pays ?

- Oh comme le reste, tu verras par toi-même. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'ils sont pleins de surprises. Rien que le staff vaut son pesant d'or !

Le visage au ciel, il aspire une goulée d'air, puis finit son verre. Du coin de l'œil, je scrute sa figure tannée par le soleil et le manque de sommeil. Elle rayonne de chaleur humaine. Dès le premier contact, je l'ai senti franc du collier, ce Pollux, pas du genre à se glisser dans le rôle du vieux briscard qui va t'en remonter. Il est dans une journée normale, en train de boire le coup avec un mec atterri de la veille...

Au moment de partir, je sens qu'on me tire le pantalon.

- Hé patron, donne-moi un petit 1.000 !

Les mains glissées dans une paire de tongs, un homme se tortille au sol. La jambe d'appui risque de se briser à tout instant, tant les muscles sont atrophiés ; la seconde n'est qu'un poids mort dans la poussière. Faisant un pas en arrière, j'extirpe de ma poche un billet de cinq euros.

- Merci couz, c'est toi le roi !

Et ni une ni deux, il débarrasse le plancher, billet entre les dents.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? dis-je les sangs glacés.
- La polio.
- On n'en a pas fini avec cette maladie ?
- Ils vaccinent à gogo depuis quelques années. Lui, fait partie des dernières générations touchées.
- Merde...dis-je, en clignant des yeux.
- Faut se durcir la couenne, vieux, tout n'est pas jojo ici, tu verras...

Vers midi, nous partons déjeuner « local » avec Thibaut. Pour entrer dans le restau, il faut emprunter un goulet étroit, émaillé de flaques que l'on franchit grâce aux planchettes déposées en travers. On débouche sur une salle à ciel ouvert, où une armada de marmites fume à feu doux. Le tourbillon d'arômes récompense l'effort ! Tout poitrail dehors, un homme vient prendre notre commande. Thibaut a beau me surprendre le porc-épic, je suis Pollux sur le capitaine en bouillon.

- Alors Bartolomé, quel crime as-tu commis pour venir te planquer au Gabon ? dit Thibaut.

Pris de court, je réponds :

- Rien de grave, je me rapprochais de l'ANPE...
- Et tu t'es dit, quitte à chômer, autant le faire au soleil.
- Non, pourquoi, ça chôme ici ?
- Pas vraiment, claque-t-il, des boulettes de viande plein le gosier. Le Gabon est le troisième producteur de pétrole d'Afrique. Beaucoup de grosses compagnies sont implantées ici, *onsbore* ou *offshore*, dit-il en exagérant son accent américain. On les assiste à tous les niveaux. Et je peux te dire que ça crache !

Tant que ça me laisse du temps libre, me dis-je, avant de me concentrer sur mon assiette qui vient d'arriver.

Alors que je m'attends à retourner au bureau, Pollux me fait déposer à l'hôtel.

- La sieste est inscrite dans la Constitution ici, tu savais pas ?

Arrivé dans ma chambre, je m'affale sur le lit. Le poisson me pesant sur l'estomac, je fixe le plafond dix secondes, et m'endors d'un bloc. Un anesthésiste n'aurait pas fait mieux.

J'émerge en sursaut une heure plus tard, le visage tout chiffonné. Je décide d'appeler Jeanne, pour lui dire que je suis bien arrivé. On reste au

téléphone de longues minutes, pesantes, au bout desquelles elle dit qu'elle préfère qu'on arrête... En fait, elle prend les devants, pour s'épargner l'inéluctable pourrissement d'une histoire qu'elle sait ne plus m'importer vraiment. Même si elle a sans doute raison, je réalise avec effroi que mon dernier lien tangible avec la France vient de se rompre...

Je descends au bureau guidé par les ondes qui s'élèvent de l'asphalte comme autant de spectres, pris dans une bulle onirique que seul l'air frais pourra percer. Sur sa chaise, le gardien dort, inoffensif. Sa carabine a l'air d'un jouet. Si j'étais d'humeur, je l'empoignerais à pleines mains en criant TA TA TA TA !

Assise derrière le comptoir, une Gabonaise proche de la soixantaine s'amuse de mon air perdu. Sa beauté ne tient plus qu'à un fil, comme si le moindre coup de vent pouvait libérer ses rides qui rampent sous l'épiderme.

Les bureaux de Pollux et de Thibaut sont vides. En vrai, je ne sais pas trop où aller. Elle le sent.

- Alors l'enfant, tu cherches quoi ?

Je souris sans répondre.

- Moi c'est Maman Vivi. Je suis là depuis l'inauguration, en 1965. Tu as vu ton bureau ce matin ?

- Oui, oui...

- Bon, je crois que Véronique Dietrich veut te voir. C'est là-bas. Vraiment bonne arrivée, on est content que tu sois là.

Du baume au cœur que ces douces paroles !

Au seuil de la porte, une odeur de tabac froid m'agresse les narines. Assise à son bureau, une femme au visage terne et usé me fait signe d'entrer. Un courant d'air fait tressaillir sa tignasse délavée, qui retombe en vrac par-dessus ses épaules. Les cordialités d'usage sont expédiées. Après quoi, elle me briefe sur ses responsabilités, me faisant comprendre entre les lignes qu'elle me veut tout à sa botte. Elle ne plaisante pas, ne pose pas de questions, et n'en attend pas. Si son truc c'est déplaire à tout prix, je peux vous assurer que c'est réussi. Ne s'embarrassant d'aucune coquetterie, et s'exprimant, mégot au bec, dans un vocabulaire de charretier, elle me fait penser à ces anges passés du côté obscur de la vie. Celle qui fut peut-être, dans un autre siècle, une adorable fillette, s'est perdue dans les affres du tabac, de l'alcool et du dénigrement de soi. Y a rien à dire, toute sa gueule crie douleur...

Pour conclure, elle me tend le courrier d'un client suivi d'un bouquin sur le droit des sociétés en zone Cemas<sup>4</sup>, et m'envoie plancher dessus. Sonné, je titube jusqu'à mon bureau. Un rire de Maman Vivi au loin me sauve de l'écroulement...

Me voilà seul entre mes quatre murs. Une magnifique carte d'Afrique couvre l'un d'eux. Je pose ma main sur l'Algérie et la laisse glisser au sud, poussée par l'harmattan. Des cris, des rires et des pleurs montent du Sahel ; je sens crépiter sous mes ongles le sable du Mali ; au Niger, des épines de kapokier me piquent les doigts, qui continuent leur route jusqu'au fleuve Zaïre d'où, in extremis, ils échappent aux griffes des crocodiles. En fuite vers le sud, ils se brûlent dans les dunes du Namib, qui leur indiquent le Lac Victoria pour se rafraîchir ; ils y barbotent un instant, traversent la forêt du Bas-Congo, puis virent à l'est pour entrer dans Libreville, triomphants, sous un tonnerre de tamtams. Je retire ma main. Ce continent hurle de vie, et le Gabon, son cœur compact, palpite dans sa poitrine. Afrique. Grande. Belle. Fragile comme une femme battue...

Je me retourne et m'installe à mon bureau borgne, taillé pour des patrons friands de gâteries coquines. Moi, j'entrevois plus la possibilité de m'y lover en position fœtale afin de rattraper les heures de sommeil que m'a volé, me vole et me volera l'ordre social, ce despote qui a élevé le réveil aux aurores en tremplin de la réussite.

Je lis la série de questions posées par le client. Un sous-traitant pétrolier qui veut créer une filiale au Gabon. Je m'en remets au bouquin de Dietrich, mais comme le mot pour mot n'est pas mon truc, j'y vais de ma touche personnelle, histoire de lui montrer que faute de connaissance, j'ai du style. Une heure plus tard, je lui envoie le projet de réponse par email, et m'étale dans mon fauteuil. Somptueux. Cuir et tout. En bon roi paresseux, j'attaque l'inventaire de mes doigts. Arrivé à cinq, je passe à l'autre main. Cinq aussi. L'après-midi s'annonce pas mal... J'attrape un trombone dans le tiroir. J'en obtiens une parfaite tige de fer, que je me passe entre les dents pour faire sauter le tartre. Après avoir déplié tous les trombones, rien d'aussi passionnant ne se présente. Les replier ? Ça va pas la tête !

Vers dix-huit heures, Pollux déboule dans mon bureau.

---

<sup>4</sup> Communauté Économique et Monétaire d'Afrique Centrale

- Excuse Bartolomé, je n'ai pas pu passer cette après-midi. Ça va, pas trop perdu ?
- Je me mets dans le bain, dis-je en brandissant le bouquin de droit des sociétés.
- Très bien. Sinon, ça te dit une petite virée, ce soir ?

23 heures, Montée Louis. Le taxi progresse au pas dans le ventre décadent de la ville, écartant du pare-chocs des grappes entières de gens. Quelques militaires français zigzaguent entre les échoppes, escortés de filles attifées du pur style tapin. Une sorte de fièvre m'envahit devant cette agitation.

À la sortie du taxi, un gamin interpelle Pollux d'une voix haut perchée :

- Hé *Longué longué* !

Je mets ce surnom sur le compte de son mètre quatre-vingt-dix.

- Picaillon, petit bandit !

- Tu m'oublies trop en ce moment toi !

- Arrête de quémander, je t'ai déjà donné hier.

D'une moue boudeuse, l'enfant shoote dans la poussière, puis s'élance au secours d'un *Freelander* qui peine à se garer.

On s'arrête devant une façade couverte d'une fresque représentant une pellicule sur laquelle circulent des vieilles Cadillac. Le Hollywood Bar. A l'intérieur, des posters de Marilyn et de Clark Gable se disputent les murs, quand ce n'est pas Elvis qui twiste au détour d'un pylône...

- C'est quoi cet endroit ? dis-je éberlué.

- Te fais pas de mouron Bart ; on commence par les grands axes.

Pour le « typique » on repassera, me dis-je.

Pollux me présente Gourmandine, la barmaid. Elle a les yeux qui crépitent de malice et arbore un décolleté prompt à accueillir tous les laissés-pour-compte... On commande deux vodkas tonic, puis, dos collé au zinc, je regarde ce que ça dit de l'autre côté du bar. Sur une piste grande comme une descente de lit, trois filles ondulent tout ce qu'elles

peuvent sur une pop-soupe des *nineties*. De leurs rondeurs émane une sensualité éprouvante pour les nerfs.

En retrait, un vieux Blanc bat le rythme sur l'air de « je vais t'en foutre un coup ». Plus près de nous, une nana avec des tresses blondes me coule des regards de chatte.

- Mais tu es nouveau ici toi !

J'opine timidement.

- Et tu t'appelles comment ?

- Bartolomé.

- Tu m'offres un verre Bartolomé chéri ?

Sa chute de reins en gros plan me fiche le vertige. La voilà qui pose une main sur ma cuisse. Je ne trouve en réplique qu'un beau fard à piquer.

- Tout doux ma belle, intervient Pollux. Va danser un peu, et quand t'auras vraiment soif, repasse voir.

Devant ce ton implacable, elle tourne les talons.

- Plutôt cash ici, dis-je, mi-amusé mi-flatté.

- T'es repéré. Et encore on n'est pas à la Licorne ; là-bas, les petites te boufferaient tout cru...

- Les « petites », c'est quoi ? Des prostituées ?

Se plaçant au-devant d'une grande explication, Pollux recommande une tournée.

- Une « petite », bon, comment dire, j'ai moi-même mis du temps à saisir la notion. En fait, c'est une nana qui arrondit ses fins de mois de quelques passes... Mais pas avec le premier venu, elle choisit. Souvent, elle a un boulot ; mais avec un SMIC à 100 euros, ça tient plus de la survie.

- Tu m'étonnes... Tu la connais l'autre ?

- Anouchka ? Une reine de la nuit celle-là ! Son truc à elle, c'est le jeune Blanc, VIE ou militaire. Pas le plus généreux, mais elle préfère s'éclater pour le moment. Et si elle tient la cadence, elle accrochera un « gaspillé ».

- Un quoi ?

- Un gaspillé. Le Blanc qu'a trop vécu en Afrique si tu préfères, corrompu par le système, l'alcool et les petites, dit-il, en levant les yeux vers le vieux schnock sur la piste.

- Et le Gabonais friqué, ça les intéresse pas, les petites ?

- Si, à fond. Surtout qu'y a moyen de toucher le gros lot. Parfois, il va jusqu'à refiler les clefs d'une villa et d'une bagnole. En retour, elle sera dispo 24 sur 24. Le deal est fragile, car il peut la remplacer du jour au lendemain par sa petite sœur...

En gros, selon Pollux, tant qu'elles font tourner la tête des mecs, les petites restent dans le circuit. Mais la carrière est courte, et seules celles qui ont assuré leurs arrières s'en sortent ; les autres, personne ne veut savoir ce qu'elles deviennent...

Une mélodie entêtante s'élève *moderato*. Enfin, le DJ est venu à bout de sa session de hits périmés. Le bar se remplit. Pas mal de mecs saluent Pollux. VIE pour la plupart, et bien entamés. Anouchka se console avec l'un d'eux. Je la vois enfileur deux tequilas coup sur coup, plonger sa langue dans une bouche, et bondir sur l'estrade, exhibant par la même occasion un string rose fluo qui tranche sur sa peau noire. Je la regarde se gondoler, contenant difficilement le feu qu'elle a allumé en moi. J'aurais dû lui payer son verre tout à l'heure, tiens...

La serveuse ricane comme si elle avait lu dans mes pensées :

- Tu sais le *bangala* n'a pas de conscience, alors si son maître non plus, c'est le gaspillage assuré !
- Pardon ? Comment tu t'appelles déjà ?
- Gourmandine, tu te souviens pas ?
- Si, si... Alors, le « *ganbala* » ?
- Le *bangala*, c'est ce par quoi les filles vous mènent !

J'aime bien ses yeux matois, à cette gourgandine, vraiment je les aime bien. Deux heures sonnent. On met les bouts. Dehors, une averse nous prend par surprise, étouffant le léger vent que l'on a dans les voiles. Des gouttes à assommer un buffle nous pilonnent le dos le temps de trouver un taxi dans la tourmente.

Sur mon oreiller, une heure plus tard, alors que l'eau coule encore de mes oreilles, la voix de la raison me bisse comme une berceuse : « Reste sur tes gardes, Bart, reste sur tes gardes... »

Comme tout bon soldat, je dois passer ce matin à la Mission économique saluer l'autorité de tutelle des VIE.

En contre-jour, sous une fenêtre défendue par des stores vénitiens, un homme se tient derrière un immense bureau. Il n'entend ni la porte se refermer, ni mes pas retentir sur la céramique, ni même l'écho de mon « bonjour » ricocher contre les murs. Monsieur Attard, cinquantaine alerte, l'œuf colonial de rigueur, semble absorbé par une note, qu'il lit et relit, remuant sa bouche obstruée par d'énormes moustaches. Je dois me tromper, mais je sens qu'il fait ça pour me renseigner sur l'importance de sa charge...

Puis d'un coup, il dit :

- Bartolomé Comeaux si je ne m'abuse ? La France vous souhaite la bienvenue au Gabon.

- Merci Monsieur... dis-je, dégourdi par ce coup de clairon.

Ne méritant pas une chaise à ses yeux, je reste debout.

- VIE à la Fiduciaire n'est-ce pas ?

- C'est ça.

- Voilà un beau poste, soyez-en digne !

- On va tâcher...

- Bon, pouvez-vous me dire ce que vous connaissez de l'économie du Gabon, mon cher compatriote ?

- Les rudiments, dis-je, hésitant.

- Savez-vous que la France occupe une place de choix dans la plupart des secteurs économiques du pays ?